

Amour Fratricide

défendre la petite fille, qui, de son côté, n'oublia jamais qu'elle leur devait la vie.

Dans sa triste existence d'abandonnée, Annaïc n'avait jamais connu la tendresse.

Chez les gens qui l'entouraient, elle devenait plutôt un sentiment de pitié que de sympathie. On la plaignait, on ne lui eût point fait de mal, mais nul ne songeait à dépasser à son égard cette bienveillante indifférence; nul ne se disait que l'humble enfant craintive était bien seule et bien abandonnée, que son jeune cœur n'avait personne pour satisfaire ce besoin d'expansion qui est inné chez tous.

Personne... Seule...

Seule, surtout à l'âge où les caresses d'une mère sont aussi nécessaires que le pain quotidien!

Et toute petite, repliée sur elle-même sans une main amie tendue vers elle sans une parole pour la réconforter, l'esseulée grandissait, effrayée et sauvage, dans cette solitude de sympathie. Sa rencontre avec les frères Guilo, fut donc pour elle tout un événement, et quand elle les eût revus plusieurs fois, elle chercha le plus possible à se rapprocher d'eux.

Elle les aima d'une tendresse de petite soeur—craintive et admiratrice à la fois—déversant sur eux tout le trop plein de son cœur comprimé.

Etrange destinée qui la poussait vers eux: pour leur malheur et pour le sien.

Les jumeaux rendirent à la fillette la vive amitié qu'ils lui avaient inspirée, et entre ces trois braves enfants un doux lien se forma, que les années ne firent que resserrer davantage, si bien que petit à petit, et presque à leur insu, un sentiment plus tendre se fit jour dans le cœur des deux frères: ils aimèrent d'amour la compagne de leurs jeux.

Mais ils l'aimèrent, chacun selon son tempérament.

Ervooan mit dans sa passion tout ce qu'il y avait de fort, de noble, puissant en lui. Il aima en homme viril qui ne voit pas seulement dans la femme l'être de grâce et de tentation; l'être faible à protéger et à défendre, dont la faiblesse même excite les désirs, mais aussi celle qui doit être la vaillante et dévouée compagne de

l'existence, la mère de nombreux enfants, la vraie force du foyer, celle dont on aime à presser la main dans les jours de malheur, parce qu'à son contact, on sent son énergie s'accroître de toute la sienne à elle.

L'amour d'Yan était tout différent.

Dans son âme inquiète et tourmentée, il y avait plus de passion malade, plus de fougue irraisonnée, plus de désirs fougueux, que de véritable sentiment; et parfois, quand il se trouvait en présence d'Annaïc, il avait peine à surmonter le besoin impétueux qu'il éprouvait de l'emporter et de lui dire son amour.

Entre ces deux hommes qui l'aimaient profondément, chacun à leur manière, le cœur de la jeune fille avait choisi, et sans que de longues phrases aient eu besoin d'être dites, Ervooan savait qu'il était l'élui, l'ami cher préféré entre tous.

Néanmoins, l'orpheline se gardait bien de faire mépris des sentiments d'Yan. Elle prenait soin de ne laisser rien paraître qui pût lui porter ombrage.

Elle s'attachait même à faire ressortir en toute occasion la vive affection de "soeur" qu'elle ressentait pour lui, appuyant particulièrement sur cette qualification comme pour bien le pénétrer de ne point chercher à obtenir d'elle un titre plus doux qu'elle lui eût refusé.

Mais ses efforts ne semblaient pas être couronnés de succès, et maintenant elle se sentait gênée par les regards hardis et désinvoltes du jeune homme, par la façon dont il lui pressait la main, par la petite lueur étrange qui brillait dans ses prunelles et lui faisait tourner la tête, par ce frisson, surtout, dont elle le sentait secoué en sa présence...

II

On était au moins de juin, et la brise légère était parfumée de l'odeur des premiers lilas.

Le soleil était à son déclin quand Annaïc Brunet revint, ce soir-là, de Matignon, où elle était allée vendre du poisson.